
L'Ecole des Chartes. Porte d'entrée, rue de Chaume. Salle des cours.

Numéro d'inventaire : 1979.26329

Type de document : image imprimée

Période de création : 3e quart 19e siècle

Date de création : 1850 (restituée)

Collection : L'Illustration, Journal Universel.

Description : gravure de presse d'après gravure sur bois ruban adhésif au dos de la feuille page découpée

Mesures : hauteur : 368 mm ; largeur : 261 mm

Notes : Vues de l'Ecole des Chartes. Haut de page : Porte d'entrée de l'Ecole des Chartes, rue de Chaume. Bas de page : Salle des cours de l'Ecole des Chartes date restituée au crayon papier : "Nov.-Déc. 1850" Article extrait de : "L'Illustration, Journal Universel."

Mots-clés : Bâtiments scolaires : Établissements d'enseignement supérieur

Filière : Grandes écoles

Niveau : non précisée

Nom de la commune : Paris

Nom du département : Paris

Autres descriptions : Langue : Français

Nombre de pages : 1

Commentaire pagination : page 341
ill.

Lieux : Paris, Paris

russe qui le même tambour battant jusqu'à son mari, auquel il est réservé avec tous les honneurs dans la prison. Ce barbon, traînant jusqu'au bout, retourne son *Adieu* dans la mine de la maison, et le Monsieur qui suit les femmes étrange la main d'un horrible. La conclusion nous semble peu digne de l'auteur. La pièce est truquée, c'est un des meilleurs rôles de Ravel.

Encore une fois, on vous fera grâce du restant de nos nouvelles en considération de ces vignettes. Ce qu'il y a dans la pipe d'un rapin? Mais il y a un rêve très confortable, comme vous voyez, et combien de ces poursuivants de la gloire le rêvent tout éveillé, et dont l'illusion leur coûte beaucoup plus cher! Un pipe, deux allumettes, une pipe de fumée en l'air, et voilà notre homme qui monte au ciel sur le titre de la loi dont Shakespeare a si bien décrit les inventions fantastiques. Seulement le grand poète fait rêver son monde plus poétiquement, nous rappele à plus de bon sens que d'illusion, et le bon sens. Les commandements des bourgeois-prêtres ou des princes-bourgeois, la croix d'honneur, l'amitié d'un grand homme de la peinture, le dîner chez M. le président de la République et, pour l'achèvement de peindre, le mariage civillement: voilà les étapes de notre voyageur en rêve, et c'est le fait d'une ambition raisonnable et même vulgaire. Les maîtres robustes, Caravage, Salvator Rosa et Michel-Ange; les maîtres gracieux, Raphaël et Rubens, ou tout simplement les fantasques, faisant d'autres rêves dans leur bel âge de rapin. D'ailleurs, plutôt à M. le rapin, si fier de vous consulter et qui s'honore de vos succès; mais enfin il s'agit de prendre les vignettes comme elles viennent, et les rapins d'aujourd'hui pour ce qu'ils sont. A peine entrés dans son image, comme les dieux mythologiques, notre artiste — il est temps de lui rendre son vrai nom — plonge dans des névroses terrestres; il a le triomphe du premier obstacle qui arrêta l'essor de son génie; il est adossé au mur, à la place d'honneur; c'est son rêve qui commence. Laissez-le faire; rêver, c'est ce que toute la vie de l'artiste et presque tout son bonheur? Si son rêve dans les espaces imaginaires, il est affranchi de toutes les petites misères du milieu, à commencer par celles du livre; son son estropié, son adresse lointaine et tombée en pâle, un nombre d'ordre tant qui lui attribue la crotte du voisin; ah bien oui! le voilà dans la fameuse Cyrano de Bergerac jouissant de son succès colossal; les romanesques plus fantasques châtient ses rêves. Admirable! Mais quel est-ce? C'est le tableau de Barbichon. Il n'aura plus le désagrément de se constituer le seul spectateur de son chef-d'œuvre et de le colporter chez les marchands de bois à bras, un connaisseur le lui paye vingt mille francs; les commandements pleuvent, il en est saturé; quelle charge! Si vous n'en croyez rien, c'est que vous n'avez jamais rêvé. Le voilà grand homme. Il est dévoré, il a fini sa gloire à cinquante portraits de famille, vous voyez bien que c'est un homme raisonnable, même dans sa folie. Il sait que le portrait est le bûche de la maison, que les plus riches ont leurs portraits, et que les visiteurs s'arrêtent toujours l'orgueil d'un: Comme c'est ressemblant! — Je le crois bien, c'est d'un maître, Barbichon! — Ah! c'est de Barbichon? — Cherchez de plusieurs ordres d'arrangement, sans compter la médaille. — Vous n'en direz rien! Quel encore? Une grande beauté, la fille d'un notaire, a obtenu le main de Barbichon, et ce serait le moment de le révéler; mais au reste de la



Porte d'entrée de l'École des Chartes, rue de Clugny



Salon des cours de l'École des Chartes.

même glorieux s'achève de sa pipe, et il n'a plus rien à offrir à ses plus illustres prédécesseurs. Charles-Quint ramassait le pécuniaire du Tiers; l'empereur Maximilien sortait l'écuelle d'Alfort Durier, et Henri VIII présentait la palette à Holbein; il est très juste que leurs descendants se fassent Barbichon par ce grand artiste. Maintenant Barbichon est finis, les rois sont partis, l'histoire n'est plus venue, les commandements se font attendre, le *Monsieur universel* des législateurs a oublié de le comprendre dans la dernière promotion des Barbichons, et, pour rendre de dignité, il a cassé sa tête aux notes, et il ne retrouve devant sa gloire que les mains noircies et les dents exaltées d'un fumeur.

Voilà deux grands dessins en l'honneur de l'École des Chartes, mais en abrégé la légende, qui est de multiples ressources. L'établissement de cette école date de 1821, le ministre qui fonda sous la Restauration son existence à une école de Napoléon demeurée à l'état d'école. Ce grand organisateur, ne pouvant réajuster la congrégation de Saint-Maur, avait voulu créer des bibliothèques civiles dans un *Port-Régis* nouveau. Les ordonnances de 1829 et de 1832, qui, avec quelques modifications, régissent aujourd'hui l'école, ne pouvaient remplir le but que se proposait l'empereur. Il résulte de leurs principales dispositions que les cours de l'École des Chartes, ouverte à des jeunes gens de dix-huit ans, se diviseront en cours élémentaire et en cours de diplomatique et de paléographie française. Dans le premier, dont la durée est d'un an, les élèves apprennent à déchiffrer les chartes; le second, d'une durée double, leur explique les dialectes du moyen âge, et les dirige dans la science critique des monuments écrits de cette époque. Après quoi, les élèves sont renvoyés au monde, gratifiés d'une pension et brevétés bibliothécaires, le premier signe vacant. Voilà de beaux bénéfices! Ce n'est pas, cependant, que quelques-uns de ces maîtres se promènent au sérieux et se donnent plus ou moins gratuitement pour les successeurs directs des Mabillon, des Baluze et des Saint-Péray? Sans parler l'utilité de ces maîtres pour la science historique, non plus que le service au moins du plus grand nombre, il est permis de s'étonner d'après d'importantes publications sur la bibliothèque de l'École des Chartes, après vingt-cinq ans de recherches et de travaux.

Quelles heures de travail ne faut-il pas passer pour leur école, c'est une glorieuse tâche, mais voudrions-nous attribuer au bonnet d'archiviste paléographe la vertu que le ruban du maître a dans les médaillons de Molère, et, pour tout dire, un Eugène Burnouf, un Henri de Saige et deux ou trois autres sont de l'École des Chartes? Prenons le chapitre de certaines autres prétentions, car nous bien nous ne faisons le procès à personne; mais les amis de l'institution diplomatique toujours l'admiration malheureuse que met tout cela dans l'œuvre de tout archiviste de tout archiviste. M. Saint-Péray lui-même n'a pas trouvé grâce à leurs yeux. A jour d'hui, devrait-on dire, pour M. Burnouf, on croit au bien-être des lettres quand on a déchiffré quelques lignes incertaines sur un papier carbonisé, ou qu'on brûle tout un volume de la moyen âge que personne n'a lu, on acquiesce aux citations isolées de quelques autres auteurs.

Il est vrai que M. Burnouf n'est pas un homme de profession, mais tout simplement un homme de beaucoup d'esprit, d'un savoir étendu et solide.

PARIS. BERNARD.

Nr. 100
1850

